

de l'histoire, l'auteur constate-t-il du moins une loi, un ordre quelconque de faits propres à la science ? Non, il décrit successivement le monde oriental, le monde persan, le monde grec, le monde romain, le monde barbare, le monde féodal, le monde de la renaissance et le monde moderne ; dans tous ces mondes, de l'un à l'autre, le passage se fait par une vague évolution qui dénote sans doute un progrès, mais qui ne permet pas d'en saisir le caractère nettement tracé, et qui, en se rapportant principalement aux formes politiques, omet trop le point de vue moral d'après lequel le progrès devrait être avant tout jugé. En définitive, ces peintures des mondes différents ne sont que de l'histoire résumée en aperçus généraux tels que le goût moderne les aime. Sauf un peu d'empâtement germanique, le pinceau y a laissé plus d'une touche brillante. Mais quand on y cherche autre chose, quand on s'attend à y trouver l'indication du plan suivi par la Providence dans la conduite des sociétés, ou, en d'autres termes, la grande loi de l'histoire, on éprouve une complète déception.

C'est le moment de conclure.

Nous avons achevé la revue des systèmes ; nous avons vu leur vaine bigarrure, leur profonde diversité, leur égale impuissance. Sous tous ces symboles qui ne peuvent s'accorder, comment pourrait-il y avoir une foi ? avec toutes ces doctrines différentes où chaque écrivain semble n'avoir ambitionné que les honneurs de l'originalité, comment pourrait-il y avoir une science ? Matière ductile au gré de l'imagination et prenant complaisamment la forme de tous les rêves, la philosophie de l'histoire a trompé jusqu'ici les espérances qu'elle avait fait naître, et nul esprit sérieux, impartial, libre des préjugés de parti ou d'école ne lui accordera, s'il faut la juger par les œuvres qu'elle a produites, d'être une science.